

Nostalgie de la lumière de Patricio Guzmán

Robert Daudelin

Numéro 149, octobre–novembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62875ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2010). Compte rendu de [*Nostalgie de la lumière* de Patricio Guzmán]. *24 images*, (149), 41–41.

Nostalgie de la lumière de Patricio Guzmán



© Pyramide Distribution

En 1962, Joris Ivens tourne au Chili un tout petit film, sorte de poème impressionniste qui sortira l'année suivante sous le titre d'*À Valparaiso*. Le tournage est une expérience pédagogique : Ivens s'est entouré d'un groupe d'étudiants en cinéma, dont un jeune caméraman de 21 ans, Patricio Guzmán.

Mais c'est au cours des années 1970 que nous faisons vraiment connaissance avec Patricio Guzmán : sa formidable trilogie, *La bataille du Chili*, sort sur les écrans montréalais et nous découvrons un grand documentariste. C'est encore une fois un grand documentariste qui nous propose *Nostalgie de la lumière*.

Alors que certains se taisent et que d'autres prétendent qu'il faut oublier, Guzmán, entêté autant que généreux, revient à la charge pour dénoncer les crimes du régime fasciste d'Augusto Pinochet. Mais cette fois, alors qu'il nous a déjà parlé si éloquemment d'Allende, des victimes des militaires et des lieux emblématiques de ce régime abominable, il fait un détour par l'astronomie pour nous reparler du Chili.

Nostalgie de la lumière démarre comme un documentaire classique : beaux plans d'un vieux télescope, montage soviétique et ouverture bien rythmée. Et nous voilà chez les astronomes qui, devant le ciel le plus clair du monde, scrutent la voûte céleste et s'émeuvent de ce que le calcium des étoiles est le même que celui de nos os...

Voyage dans le cosmos, qui semble parfois frôler la méditation métaphysique, le film trouve pourtant un ancrage bien terrestre quand il filme les petits cailloux blancs du désert d'Atacama, qui se révèlent être des fragments d'os humains, ceux peut-être de quelques-uns des 30 000 assassinés du régime Pinochet. Et le cinéaste dont la voix

nous guide dans cette histoire d'horreur d'insister sur le devoir de mémoire – la mémoire « qui a une face gravitationnelle » – et sur le respect et l'attention dus à ces femmes (la « lèpre » du Chili, comme se qualifie l'une d'elles) qui, depuis 30 ans arpentent ce désert, grand comme le Portugal, à la recherche des os d'un fils ou d'un frère.

Ce film troublant autant que beau dans ses sons comme dans ses silences, où le ciel et la terre dialoguent sur leurs origines et où « le présent n'existe pas », est une œuvre d'émotion où, pourtant, l'intelligence est conviée à chaque détour, comme dans une esthétique marxiste dont on ne rêve plus. Film de philosophe bien sûr, mais de poète aussi, qui insiste à nous transmettre la beauté mystérieuse du monde tout en nous entretenant des massacres, des camps de concentration et des mensonges d'un pouvoir fasciste qu'en aucun cas il ne faut effacer de nos mémoires. Et pourtant, « chaque soir le centre de la galaxie passe au-dessus de Santiago ». – **Robert Daudelin**



© Shellac

Présenté au festival de Venise de septembre 2009, le premier film de João Nicolau met en scène avec brio le quotidien monotone de Manuel, 31 ans, journaliste pigiste qui vit à Lisbonne et cumule les contrats sans intérêt. Sa vie rangée et sans histoire, il la vit en solitaire avec son chat. Entre la visite d'un percepteur d'impôts et la rupture d'avec sa copine Clara, l'homme déprime devant l'écran de son ordinateur. Peu à peu cependant, la mécanique ordonnée de la vie de Manuel semble se dérégler. Témoin d'un grave accident de voiture, le journaliste fige et perd le contrôle. Seule

réaction possible pour lui devant le tragique de la situation : danser, seul dans la rue. Au moyen d'une esthétique de fin du monde, constituée essentiellement de plans fixes, la vie autour de Manuel semble se vider de toute substance. Puis un appel téléphonique l'enjoint d'aller trouver au fond de la piscine municipale une boîte de métal qui contiendrait la clé de sa libération. Sans hésitation, l'homme laisse ainsi tomber sa vie morne pour rejoindre l'équipage du Vera Cruz, caravelle tout droit sortie du XV^e siècle. Le groupe de pirates modernes s'amusera à accomplir leur destin d'hommes libres au milieu des mers. Leur devise : « Mieux vaut vivre en marge de la société que dans la jungle de son marché ». L'équipage, formé d'une dizaine d'hommes et de femmes, toutes générations confondues, puise dans une franche amitié la base essentielle sur

L'épée et la rose de João Nicolau

laquelle construire un monde nouveau. Entre délire atomique et réalisme magique, le film représente un lumineux exutoire aux dérives humaines. Le voyage en mer devient ainsi l'univers idéal pour faire naître, au milieu d'un environnement réaliste, la possibilité du merveilleux. Le groupe fonde de grands espoirs sur Plutex, mystérieuse substance chimique qui rendrait possible l'invisibilité. Une quête, qui conduira l'expédition, entre autres, jusqu'à la ville portuaire de Lagos, est menée grâce à de nombreux vols et autres délits commis avec l'aide du précieux élément. Avant tout, il s'agit de s'amuser en suivant des règles supposément inviolables pour prouver l'absurdité de l'existence. Si *L'épée et la rose* se perd parfois en voulant regrouper plusieurs films en un, il réussit toutefois le pari d'offrir une variation poétique au récit d'anticipation scientifique. – **Anne-Marie Auger**